

Le GFEN comme toute la société ressent de plein fouet l'onde de choc. Etat de fragilité. Qui sommes-nous, maintenant, dans ce monde ?

Car ce monde aujourd'hui nous fait mal.

Les attentats ébranlent notre tranquillité, nos repères vacillent. Le mot d'ordre est lancé « *La France est en guerre* ». Nos imaginaires s'agglutinent. Intrusion violente de peurs ancestrales. Des images remontent à la surface : les souvenirs de nos grands-parents ou arrière-grands-parents et les discours de haine, de déni, de violence refoulée réveillent nos consciences. Qu'allons-nous faire de toute cette violence ?

Ce monde aujourd'hui nous fait mal.

Et pourtant, il est urgent de continuer à le penser. Car nous en sommes les principaux acteurs. Il va nous falloir agir.

Jusqu'où dois-je me taire ? A partir de quand suis-je responsable ?

Les populations musulmanes sont les premières victimes de tout ce qui nous arrive, elles sont les premières à souffrir des intégrismes. On nous demande officiellement d'empêcher toute maman portant un foulard d'encadrer une sortie scolaire. Ces mamans avec lesquelles nous avons pourtant déjà tant et tant travaillé. Comment les regarder en face ? Comment leur dire non, après ce qu'elles sont en train de vivre ?

Ce monde aujourd'hui, nous fait mal.

Oui, nous avons perdu notre tranquillité. Plus que jamais nous avons besoin de penser ce que nous appelons *guerre*. Comment continuer à défendre la culture de paix dans un pays qui fait la guerre ? Quels leviers pour quels discours ?

Il est facile de défendre l'Education Nouvelle dans un pays qui n'appuie pas sur la gâchette. Comment continuer à la défendre, malgré et contre tout ? Peut-on être contre la guerre en ce moment ? Peut-on l'affirmer ? Qu'est-il arrivé à ceux qui l'ont affirmé en 1914 ?

Ce monde aujourd'hui nous fait mal.

Car ces questions restent naïves si elles ne sont pas brassées dans un collectif. Oui nous vivons une réelle crise. Mais nous avons la force et les outils pour la mettre en travail, déplacer les contradictions qui permettent de continuer à travailler pour la paix dans un pays en guerre. Où sont nos tribunes ? En quel humain croyons-nous ? Quelles utopies collectives peuvent nous aider à sortir la tête de nos marasmes individuels ?

Rejoignons-nous militants, groupes, secteurs du GFEN, et de tout mouvement pour l'émancipation individuelle et collective. Montrons comment la magnifique aventure des savoirs vécus avec nos élèves, nos collègues, nos partenaires, nos voisins peut encore changer le cours du temps, changer notre regard sur le monde. Osons les ateliers philo qui poussent à penser plus loin que la télé !

Ce monde aujourd'hui nous fait mal.

Mais qu'est ce qui nous fait si mal ? Les morts de Bamako, ceux de Paris ?

Comment a-t-on pu en arriver là ?

Est-ce que le danger n'est pas de voir sa propre pensée se cristalliser. Lorsque la réalité nous assigne, l'empêchement à penser ne rend-il pas fou ? Lorsque aucun mouvement d'idée, aucune tension contradictoire ne peut nous remettre en question. Lorsque la réalité devient insupportable. Comment continuer à agir ? Comment garder la tête froide, en prenant la mesure de ce qui nous déborde ? Comment mettre en travail les débordements, mettre en lumière nos balbutiements ? Comment nous échapper des clichés, du tout-pensé pour reprendre pouvoir sur nos métaphores ? Comment libérer nos tensions pour enfin reprendre pouvoir sur nos imaginaires ?

Il nous faut de la création !

Face à la crise. Osons les pratiques de créations, aussi gratuites soient-elles. Elles seules peuvent nous autoriser l'insurmontable.

Mieux encore. Osons les pratiques de création collectives : les ateliers d'écriture. Imposons-les dans les lieux culturels qui doivent rester ouverts. Sortons de nos carcans de pensées, mettons des foulards sur la tête et traversons la ville avec des poèmes d'amour, des mythes d'Orphée.

Car personne encore, ne peut savoir ce que nous rencontrerons, de l'autre côté de la rue !

*Stéphanie FOUQUET – 2015 (secteur écriture)*